

Premier atelier :

Sous la direction de Roger LISE



Gaston Monnerville intime

Philippe MARTIAL

Au risque de paraître affecté, je commencerai par une réserve sur mon propre témoignage.

Certes, durant un demi-siècle, je fus un proche du président Monnerville. Mon père et lui étaient amis d'enfance. Condisciples à Toulouse par la suite, ils sont restés intimes, jusqu'à la mort de mon père en 1939.

Tous deux étaient « *maçons* » et peut-être furent-ils initiés le même jour. Gaston Monnerville assumait la défense maçonnique « de la veuve et de l'orphelin ». J'en suis une preuve : se déclarant mon parrain, il me traita comme le fils qu'il n'avait pas eu et j'ai passé à ses côtés bien des jours et des temps de vacances. Et j'ai beaucoup écouté.

Cependant, rien ne m'assure que l'homme ait tenu à se révéler et que je doive me flatter d'être le vrai confident du vrai Monnerville. Il a très bien pu choisir de ne se montrer que partiellement, en ajustant ses propos à l'auditeur que j'étais. Car il savait très bien s'adapter pour plaire. Deux exemples :

S'il songea quelque peu à m'entraîner en politique, devant mon scepticisme foncier, il n'insista pas. De sorte que, tout en ne se privant pas de juger les hommes, il me parlait peu de carrières et de programmes, (thèmes obsédants et révélateurs des ambitieux). Il me communiquait plutôt ses réflexions sur les lois fonctionnelles et les constantes de la vie publique, car il m'en voyait curieux.

De même, encourageant mes goûts, il ne m'a pas caché, bien au contraire, sa passion pour les lettres et les arts, alors qu'il la dissimulait avec soin, comme je le dirai tout à l'heure.

Je ne peux parler que de ce que j'ai vu. Ou cru voir.

*

* *

J'évoquerai tout d'abord la personnalité

Si je m'aventure au plus profond, dans la psychologie de Monnerville, jusqu'à ses ressorts primordiaux, il me semble discerner une image centrale, un mythe énergétique essentiel : la figure de l'*esclave libéré*.

Différent de bien des mulâtres, Monnerville rappellera, sa vie durant, qu'il a du sang noir. Sa race est celle des affranchis de 1848. Il revendique cette lignée. Il la proclame. L'origine ethnique n'explique sûrement pas tout, mais elle assigne au futur président une ligne de conduite. Je crois y voir la clef de l'homme et aussi du politique. Les deux sont liés.

N'est-elle pas à la source de l'ambition sociale ? Monnerville tiendra à s'affirmer : il visera et saura gagner le premier rang.

Surtout, cette origine me paraît déterminer un parti : celui de prouver à soi-même et aux autres, qu'un descendant de noirs *peut devenir le plus civilisé des hommes*. Monnerville *construira* sa personnalité sur ce dessein : être exemplaire. Il va illustrer un type : celui du « sang mêlé », boursier et méritant : il se condamne à la perfection.

Cette civilisation délibérée, Monnerville la montrera dans la discipline de son caractère comme dans son goût pour la culture.

De sa race, Monnerville tient une grande énergie vitale. Physiquement, il est petit, mais très musclé. Il professe et pratique une rigoureuse hygiène de vie : exercices, régime alimentaire strict, horaires surveillés... Il se couche tôt et, par système, refuse les invitations à dîner. Il ne s'autorise le soir que pour le théâtre ou l'opéra. L'entraînement sportif sera quotidien. Jusqu'à un âge avancé, il ne prend pas l'ascenseur, marche une heure au bois, fait du ski...

Il n'est jusqu'au cerveau dont Monnerville sait que cet organe requiert une gymnastique permanente ; il l'entretient avec soin, lisant beaucoup, écrivant un nombre incalculable de lettres. Et il m'invite à en faire autant.

Résultat : une longévité et une lucidité exceptionnelles. Un cancer abattra Monnerville, mais à quatre-vingt quinze ans.

Cette solidité physique se double d'une grande force morale. Monnerville est un homme sûr de lui, conscient de sa valeur. Et cela, dès l'enfance. Autorité et volonté s'affirment tôt. On devient ce que l'on croit être.

S'il faut en croire Napoléon, le préféré de Laetitia, « *C'est sa mère qui fait l'avenir d'un homme* ». Monnerville a la chance d'être le « petit dernier » et sans doute, le plus choyé de la famille. Là naissent les certitudes initiales sur la supériorité que l'on s'attribue et le rôle auquel on aspire, en apprivoisant l'art de demander et d'obtenir.

L'école va confirmer Monnerville dans l'idée qu'il a de ses capacités. Les palmarès du lycée de Toulouse montrent que ce brillant élève excelle en mathématiques comme en lettres ; le cas n'est pas fréquent, et révèle une grande intelligence formelle dominant un champ mental étendu.

Civilisé, Monnerville le sera par la maîtrise de sa vitalité. Il dompte sa fougue. Il s'impose un *tempérament*, au sens propre du terme. C'est un « faux calme », un nerveux qui se surveille, sujet à des colères rares mais glacées.

« *Le sourire est un système* » disait Valéry. Monnerville se montre affable, enjoué, charmeur toujours en verve, conteur disert et spirituel. Sa courtoisie

soignée sera très appréciée au Sénat, qui se veut une assemblée de bonne compagnie.

Monnerville se domine, mais le fond exigeant demeure : Monnerville ne pardonne pas à qui le déçoit ou le blesse et ne le reverra plus. Le nom est rayé. J'ai connu à Monnerville des mépris définitifs.

Tant de rigueur dresse un homme de caractère et de pugnacité. La résignation n'est pas son fort. Comme il repousse les religions consolatrices qui appellent à l'obéissance, pareillement il se défie des intentions sans effet. L'incantation ne lui suffit pas. Monnerville aimera les circonstances où « *les mots sont des balles* ». Et, quand il le faudra, il s'engagera, les armes à la main.

Qu'il prise l'énergie et choie la lutte, le parti est franc, dès le début de la carrière. Suivant le conseil de son père, Monnerville préférera le barreau à la fonction publique, car l'avocat ne dépend que de lui-même et de son talent. Il lui faut prouver, convaincre, se battre. Et non servir en exécutant des ordres.

Fidèle à son idéal de maîtrise, Monnerville fit toujours preuve d'une scrupuleuse dignité. Sa vie privée fut aussi intègre que sa carrière politique. Il jugeait naturellement que la fonction oblige. Soucieux d'être un exemple irréprochable, il n'oubliait rien des devoirs de son rang. Vers la fin de la IV^e République, je l'ai entendu blâmer un grand personnage de l'Etat. Ce dignitaire sans dignité se vantait de ses conquêtes, s'affichait dans les « night-clubs », défrayait la chronique scandaleuse, se faisant pincer en position galante. Un tel manque de tenue choquait Monnerville. Quand il figurait, lui, dans un magazine, c'était lors d'une soirée culturelle et sans escorte de « girls » emplumées. Il mettait ailleurs son panache !

Un dernier mot sur cette éthique : Monnerville sut quitter ses hautes fonctions, avec élégance, sans se cramponner à son fauteuil présidentiel.

*

* *

Civilisé, Monnerville le fut aussi d'une autre façon. Mais seulement pour lui-même. Car l'amateur sensible s'entoura de secret.

Gaston Monnerville m'enseigna qu'il ne faut pas révéler ses appétits artistiques. Aussi, je relève un net contraste entre cette stricte consigne de silence et le souci qu'avait Gaston Monnerville de me cultiver, de me faire lire les bons auteurs, de m'entraîner au théâtre ou à l'opéra.

Gaston Monnerville savait que la classe politique a surtout l'instruction que dispense l'école : c'est-à-dire les lettres bien plus que les arts. Nombre d'hommes publics manquent des sensibilités qui s'acquièrent au sein de la famille et n'ont ni œil, ni oreille. Il est même arrivé que certains d'entre eux fussent ennemis des arts : la « France défigurée » en sait quelque chose.